



**HAL**  
open science

**JAMI Catherine (dir.), Individual itineraries and the spatial dynamics of knowledge: science, technology and medicine in China, 17th-20th centuries, Institut des hautes études chinoises, Paris, x + 404 p.**

Alexis Lycas

► **To cite this version:**

Alexis Lycas. JAMI Catherine (dir.), Individual itineraries and the spatial dynamics of knowledge: science, technology and medicine in China, 17th-20th centuries, Institut des hautes études chinoises, Paris, x + 404 p.. Études Chinoises, 2019, pp.441-448. halshs-03814036

**HAL Id: halshs-03814036**

**<https://shs.hal.science/halshs-03814036>**

Submitted on 25 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**JAMI Catherine (dir.), 2017, *Individual itineraries and the spatial dynamics of knowledge: science, technology and medicine in China, 17th-20th centuries*, Institut des hautes études chinoises, Paris, x + 404 p.**

Alexis Lycas  
École pratique des hautes études (EPHE, PSL)

Faisant suite au numéro 36 de la revue *Extrême-Orient Extrême-Occident* publié en 2014, cet ouvrage, également dirigé par Catherine Jami, constitue le second volet de publications issues d'un projet financé par l'ANR (« Itinéraires individuels et circulation des savoirs scientifiques et techniques en Chine moderne [xvi<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles] »). L'espace-temps privilégié est la Chine des Qing en tant qu'il correspond notamment à une première mondialisation de la science. La méthodologie employée relève d'un champ en plein essor : la mobilité, des êtres comme des savoirs (cf. les travaux récents de l'helléniste Christian Jacob ou l'existence de revues comme *Transfers*). Il rassemble les contributions de neuf historiennes des sciences, des techniques et de la médecine. Chacune s'est emparée de l'idée de mobilité et y a réfléchi à partir de cas issus de son propre champ d'expertise, sur le modèle d'autres livres collectifs, tels que *Thinking with cases* (C. Furth *et al.*) ou *Penser par cas* (J.-C. Passeron et J. Revel).

L'ouvrage est organisé en trois parties, en fonction du type d'espace et de rapport à l'espace envisagé : les experts dans divers lieux de l'empire, la cour et la figure de l'empereur, et enfin les relations internationales. Le corps des

chapitres est précédé d'une introduction et suivi d'une bibliographie (36 p.) et d'un index (31 p.). L'ouvrage comporte de nombreuses et pertinentes cartes réalisées pour l'occasion, et renvoie aussi à une base de données (<http://iccm.huma-num.fr/>). Il présente enfin la louable particularité, pour un ouvrage publié à l'Institut des hautes études chinoises du Collège de France, d'être en anglais, ce qui ne devrait pas manquer d'élargir son lectorat potentiel, des sinologues aux historiens et historiennes des sciences, tant il présente un riche panorama de l'histoire des savoirs de l'époque impériale tardive telle que pratiquée en France – toutes les contributrices travaillent dans des institutions francophones ou y ont été formées ou rattachées à un moment donné.

Dans l'introduction, C. Jami justifie d'avoir déplacé l'accent traditionnellement porté sur la seule production des savoirs vers leur circulation. Il s'agissait notamment de comprendre dans quelle mesure les conséquences de la mise en place du système des examens et la mobilité géographique qui lui était inhérente avaient pu jouer un rôle dans la circulation des savoirs scientifiques et techniques (p. 3). Si des motifs communs apparaissent dans les profils des jeunes serviteurs de l'État, il ne faut en effet pas oublier que d'autres experts ont également circulé. Il a donc été décidé de suivre les individus et leurs itinéraires à la trace, mais autant d'un point de vue spatial que temporel. Enfin, la volonté d'inscrire ce projet dans une histoire globale et connectée des savoirs (p. 16) est confirmée par la troisième partie de l'ouvrage, sur laquelle on ne s'étendra pas dans cette recension, faute de compétences en la matière.

La contribution de Florence Bretelle-Establet porte sur la circulation des idées médicales parmi les experts en médecine de l'extrême-sud. Elle part de l'interrogation suivante : quelles étaient leurs connaissances médicales ? Pour y répondre, l'auteure emploie une approche prosopographique. Soulignant le fait que les monographies locales invisibilisent la plupart des acteurs locaux (comme les chamans, les prêtres, les femmes), et ont une vocation souvent édifiante, l'auteure a souhaité les étudier en regard des écrits des experts eux-mêmes. Ces documents ne sont pas exempts de biais, eux-mêmes renforcés par l'inclusion de citations opportunistes, et qui doivent nous prémunir de l'image d'une décentralisation totale du monde médical chinois à la fin de l'empire : ce sont surtout des manuscrits issus des régions côtières, des villes et des savants. En se concentrant néanmoins sur un échantillon de vingt experts

représentatifs et donc sur les écrits de ces acteurs, F. Bretelle-Establet arrive à la conclusion que les pratiques médicales sont peu liées au centre impérial et à un apprentissage officiel.

Après s'être intéressée à la circulation des livres, l'auteure évoque celle des hommes et des savoirs qu'ils véhiculent. On apprend ainsi que la mobilité des experts ne se limite pas aux seuls centres culturels, politiques et économiques. À travers le cas de la figure centrale de l'article, l'expert médical He Mengyao 何夢瑤 (fl. XVIII<sup>e</sup> s.), l'auteure explique qu'il constitue son savoir autant dans les différents lieux où il se rend qu'au cours des pérégrinations qui le mènent d'un site à un autre (p. 47). F. Bretelle-Establet démontre parfaitement l'importance de la mobilité, même si l'on pourrait s'interroger sur son caractère exceptionnel dans le cas des experts en médecine, au regard des autres formes d'expertise contemporaines. Enfin, et ce peut être à la fois un paradoxe relatif et un apport indirect de ce travail, le lecteur reste sur l'impression qu'en mettant l'accent sur le Sud, l'auteure confirme la centralité du Jiangnan.

Dans un deuxième chapitre, Mau Chuan-hui se donne pour tâche de comprendre la façon dont la circulation des experts a contribué à la production de la soie sauvage, et à sa circulation. La soie sauvage est un produit plus durable mais plus difficile à teindre que la soie de culture. En l'absence de témoignages, on ne sait pas comment elle était produite avant les Qing. C'est à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle que sa production prend son essor, et l'auteure s'intéresse ici aux efforts locaux en essayant de déterminer les conditions de développement de la soie sauvage, et le rôle joué par les fonctionnaires dans ce développement. Elle démontre que les fonctionnaires sont un facteur crucial du développement de la soie sauvage, mais loin d'être le seul. La production de soie sauvage est apparue à un moment propice, et les agents de ce changement sont les fonctionnaires ici étudiés, également auteurs de manuels.

À l'origine, l'industrie de la soie est concentrée dans le bas Yangzi, et la politique agricole a pour but de financer les armées de la jeune dynastie. La diffusion de la soie sauvage débute à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en suivant les migrations de populations. L'auteure montre de manière remarquable comment les fonctionnaires du Shandong diffusent ces techniques dans les provinces environnantes, sans oublier d'évoquer les stratégies employées

face à l'échec : on change dans ce cas les circuits d'approvisionnement, ou les experts, voire les employés. On est alors en présence d'une expertise humaine, d'un enseignement par des maîtres, mais aussi de manuels. À travers l'exemple du Guizhou, l'auteure se penche ensuite sur les pratiques. On voit ainsi deux façons de développer la production de soie sauvage jusqu'au mitan du XVIII<sup>e</sup> siècle : d'un côté par des artisans experts en la matière, et de l'autre par l'utilisation de manuels impériaux. Mau C. fournit enfin des descriptions des techniques précises qui explicitent la façon dont les savoirs et pratiques artisanaux sont devenus des savoirs savants (mais, cette distinction est-elle entièrement pertinente dans le cas présent ?). S'il est important de retenir l'aspect pratique de ces manuels, on peut aussi lire ces interventions comme des avatars de l'action éducative des fonctionnaires.

On sait que les modifications de cours des fleuves impliquent des changements dans les techniques hydrauliques. Le troisième chapitre, écrit par Delphine Spicq, propose une étude des manuels d'hydrographie. L'auteure souligne d'emblée que les savoirs relatifs à la gestion de l'eau sont bien transmis à l'écrit, mais tout autant à l'oral. Ainsi, sa contribution a notamment pour but de distinguer ce qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, est transmis à l'oral de ce qui est transmis à l'écrit. Elle cherche alors à comprendre la manière dont la mobilité façonne le savoir afin de déterminer si ces manuels ont une valeur programmatique, ou s'ils sont les héritiers de traditions plus anciennes.

Après avoir insisté sur la dimension plus politique qu'économique des travaux hydrauliques liés à l'entretien du Grand Canal, D. Spicq concentre son analyse autour du mandchou Linqing 麟慶 (1791-1846). Issu d'un lignage de fonctionnaires et d'origine noble, il possède un statut de serviteur (*baoyi* 包衣). Linqing fait rapidement ses preuves au Henan, où on lui confie la gestion d'une portion du fleuve Jaune. Il prend ensuite la charge d'une partie stratégique du Grand Canal, où les risques d'inondation étaient élevés.

L'auteure présente les deux livres techniques de Linqing traitant de la gestion de l'eau, qu'elle rattache au genre des « explications illustrées » (*tushuo* 圖說). Linqing en renouvelle le genre en choisissant de se concentrer sur les descriptions et illustrations d'instruments (p. 112). Un tel usage de cartes et d'illustrations dans la production du savoir technique semble s'inscrire dans le mouvement d'études pratiques pour un meilleur gouvernement (*shixue* 實

學), qui domine durant la période impériale tardive. Quoi qu'il en soit, si Linqing allie compétences empiriques et érudition, le fait de passer du terrain aux livres et inversement ne constitue peut-être pas une approche si rare que cela, surtout chez des gestionnaires ayant charge d'administrer le territoire. De même – et cela n'enlève rien à la qualité de son apport majeur – confère-t-il à ses connaissances une portée réellement universelle ? Au reste, il est intéressant de noter qu'il a lui aussi fait l'expérience de l'échec et sait donc comment trouver des solutions.

Il faut souligner la qualité des représentations schématiques proposées par D. Spicq ainsi que le soin apporté aux liens entre les sources, son texte et les représentations graphiques. L'ensemble apporte à nos connaissances sur la circulation des savoirs et plus précisément des techniques – si l'on entend la gestion administrative et hydraulique de la sorte.

La seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la cour et donc, indirectement et directement, à la figure de l'empereur, s'ouvre par le chapitre de Zhao Bing. Elle s'intéresse à Tang Ying 唐英 (1682-1756) et à son passage par Jingdezhen. L'auteure cherche notamment à comprendre comment cette étape a pu influencer sa carrière. Je comprends cette contribution comme une réinterprétation du complexe système du patronage impérial dans le domaine de la culture matérielle, et de son influence dans les mouvements de personnes et de savoirs. Pourtant, la lecture de ce chapitre laisse l'impression qu'au-delà de la circulation, c'est l'importance des lieux qui domine, et notamment des ateliers de Jingdezhen.

Comme Linqing, Tang Ying est un serviteur. Après avoir analysé les biais historiographiques des biographies consacrées à Tang Ying (p. 141-143), Zhao B. utilise les archives du Bureau des travaux du palais (Zaobanchu 造辦處), l'organe qui supervise l'ensemble des ateliers. Elles nous renseignent sur son travail entre 1723 et 1728 : il est un touche-à-tout, et ses activités quotidiennes sont fort variées. Les superviseurs comme Tang Ying constituent un lien crucial entre le monde des producteurs et celui des consommateurs (ici, les potiers et l'empereur). Il laisse par ailleurs des mémoires, en raison de sa position, qui l'oblige à en produire en nombre (p. 146).

S'il est indéniablement un lettré, Tang Ying se présente aussi comme un artisan. Il passe huit années à Jingdezhen, qui correspondent à la période

durant laquelle il devient un expert – quand il y arrive, il ne connaît rien à la céramique. Il commence par gérer la situation administrative et sociale. Deux stèles sont érigées en son honneur. Il prend ensuite du galon en raison de son lignage et de son expertise, et devient le rouage entre empereur et artisans. L’auteure nous renseigne précisément sur la construction de son expertise et de son autorité d’expert. Tang Ying « voyage pour apprendre » (mais aussi pour transmettre), il s’immerge parmi les artisans, maîtrise leur jargon, et traite aussi de logistique.

Les pages que Zhao B. consacre à la présentation méthodique du processus de production d’un type de vase décoratif de voyage (*jiaoping* 轎瓶 – étonnamment, les caractères ne sont pas fournis) sont remarquables et nous permettent également de comprendre l’importance du prestige attribué à l’artisanat local (p. 158-163). Tout aussi intéressant est le témoignage de Tang Ying qui souligne l’importance de l’expertise acquise par la pratique – on décèle au passage qu’il était très conscient de sa propre valeur. Si l’on est ici aussi en présence de multiples mobilités (géographiques, sociales, techniques, de personnes, mais aussi d’objets), l’intérêt de ce chapitre réside dans une double construction : celle de Jingdezhen comme centre de production contrôlé par l’empereur, et celle de Tang Ying en tant qu’expert.

Catherine Jami aborde le rôle de Kangxi dans la construction et la circulation du savoir, à travers le concept, entendu ici empiriquement, d’« investigation des choses » (*gewu* 格物). Kangxi s’est lancé dans de nombreux tours d’inspection, qui lui ont permis d’exercer son œil à la compréhension des choses de l’empire. Fort d’une distance et d’une hauteur de vue (que les locaux n’ont pas) octroyées par son ascendance mandchoue, il a pu proposer des descriptions botaniques qui lient expérience personnelle de l’espace et autorité impériale. Ce faisant, Kangxi souhaite s’inscrire dans la lignée Cheng-Zhu (Zhu Xi est de loin la figure d’autorité la plus citée, dix fois), et C. Jami y voit l’attitude sincère d’un monarque souhaitant à la fois montrer l’étendue de son savoir et être perçu comme un savant.

Le chapitre porte sur quatre-vingt-treize notes brèves tirées du *Recueil de l’examen des choses aux heures de loisir* (*Kangxi jixia gewu bian* 康熙幾暇格物編). Elles ont pour particularité de situer spatialement le fruit de son expérience visuelle – c’est Kangxi qui l’écrit lui-même. En dépit de principes

d'organisation peu évidents, ce texte présente un intérêt pour l'histoire des sciences en raison du vaste spectre de connaissances mobilisé, de la forme de la terre à la source du fleuve Bleu, en passant par la botanique ou la minéralogie. Kangxi fait également preuve de ses compétences de commentateur des histoires officielles ; couplées à son affinité pour l'expérience et l'observation du terrain, il peut ainsi « enquêter sur les choses ». On découvre que Kangxi accorde de l'importance à la géographie historique et sacrée, qu'il considère comme sources de légitimation politique. Néanmoins, C. Jami précise que ces notes n'impliquent pas forcément une expérience physique de l'espace (p. 186).

Produit de son époque, le texte évoque aussi la mondialisation des connaissances alors en cours, ce qui permet surtout à Kangxi d'affirmer « la validité universelle de la philosophie chinoise » et la « construction savante de l'empire » (p. 199). Ce texte constitue-t-il une œuvre géographique ? Il m'apparaît comme une géographie personnelle de l'empereur. C. Jami estime à juste titre que derrière ces « notes de loisir » se trouve un travail sérieux : rites, administration, conquête, consolidation de l'emprise militaire... C'est une technique nouvelle, qui combine un réservoir de connaissances géographiques à l'exercice, non pas du pouvoir, mais du savoir impérial (p. 201). Cela est fort juste, mais la nouveauté ne serait-elle pas tant dans la pratique géographique consistant à marier l'observation à l'érudition (on en trouve des exemples aux périodes antérieures), que dans la position de son auteur, un empereur ?

Ce livre traite de la mobilité et de l'expertise technique au service de l'État. L'ensemble des chapitres dont on vient de rendre compte est d'une incontestable qualité, renforcée par le fait que les contributrices déploient comme leurs acteurs une pleine expertise de leurs objets d'étude respectifs, tout en ayant fait en sorte de les aborder sous l'angle de la mobilité. On créditera également la plupart des contributrices de s'être employées, lorsque cela était possible, à expliquer au lecteur comment ces savoirs et ces techniques fonctionnent à l'échelle quotidienne, en dépit des limites inhérentes aux sources employées.

De rares erreurs (Zuo Si n'est pas un ouvrage p. 57 ; la présence de caractères simplifiés p. 132 ; quelques littéralités étonnantes voire savoureuses de textes manifestement traduits du français) soulignent en creux le soin



éditorial apporté à l'ouvrage. C'est pourquoi les remarques additionnelles et les éventuels regrets qui suivent concernent davantage la nature des objets traités et les conditions de production du savoir universitaire à l'heure actuelle. Si les cartes proposées dans l'ouvrage témoignent bien des changements technologiques à l'époque étudiée et illustrent admirablement les analyses qu'elles accompagnent, pourquoi alors n'avoir pas consacré justement un chapitre aux savoirs cartographiques ? Par ailleurs, les conséquences d'une approche prosopographique – nécessaire – et de l'orientation – inévitable – des sources, font qu'il est difficile de se détacher d'une vision centrée sur les grands hommes. On est donc de temps en temps frustré (et l'on sent que les auteurs ont pu aussi l'être) par l'absence paradoxale des artisans et experts plus ordinaires mais non moins décisifs dans la mobilisation et les mobilités des savoirs. Enfin, si l'on se félicite du pari fait par l'IHEC de publier cet ouvrage en anglais, sa diffusion – sa circulation pourrait-on dire – malheureusement limitée par rapport aux évolutions actuelles des modèles de diffusion du savoir, et la nature des contributions individuelles présentées laissent à penser qu'une publication dans une revue plus largement accessible aurait permis de rendre davantage justice à ce contenu d'une grande érudition.